

ment à elles toutes seules, et qui ont ordinairement pour bases une passion, où même un simple caprice? En tout cas elle est charmante, sinon que ses toilettes sont exagérées et qu'elle porte un chapeau à plumes et à aigrette blanche, si empanaché qu'il fait le plus singulier effet sur cette jeune tête blonde et espiègle.

« Partout où j'ai voyagé, j'ai remarqué que les prétendues modes parisiennes, les choses les plus excentriques et du plus mauvais goût étaient portées d'abord par les dames des contrées les plus éloignées, les plus inconnues, où elles arrivent toutes faites, et sans qu'il leur soit possible de contrôler, si elles seront acceptées par le public. De là les toilettes hétéroclites qu'on remarque chez les étrangères qui arrivent à Paris, persuadées qu'elles sont mises à la dernière mode. »

Atchinsk, 10 juillet, après déjeuner.

« Nous ne nous arrêtons que quelques heures à *Atchinsk*, petite ville qui n'a d'autre importance que d'être le point de séparation des deux grands gouvernements de la Sibérie orientale et de la Sibérie occidentale. C'est la rivière *Tchula* que je vois d'ici, et que nous allons traverser tout à l'heure, qui forme la frontière.

« M. d'Ozeroff, qui nous avait accompagnés fidèlement depuis *Kiahta*, vient de nous faire ses adieux. C'est le lieutenant-colonel Lerche, aide de camp du général Duhamel, gouverneur de la Sibérie occidentale qui le remplace auprès de nous. Il est impossible d'être reçus avec plus d'honneurs et d'égards! Nous sommes réellement comblés par le gouvernement russe!

« Nous partons à l'instant : dans deux jours nous serons à *Tomsk*.

Tomsk, 13 juillet au soir.

« Notre entrée dans la Sibérie occidentale a été signalée par le mauvais état des routes, qui m'ont paru détestables

entre *Atchinsk* et ici. Le paysage monotone ne présente que des landes perpétuelles, entrecoupées de quelques forêts de sapins et de quelques belles vallées situées le long des cours d'eau qui sont nombreux, car il nous a encore fallu passer en bac les rivières de *Mariïnsk* et d'*Ichimsk*.

« La civilisation a déjà pris racine ici : *Tomsk*, la ville la plus peuplée de la Sibérie avec *Irkoutsk* (vingt-deux mille habitants), est le centre d'un grand commerce, alimenté par les riches mines d'or, de platine et de cuivre, dont les gisements sont nombreux dans les contre-forts des monts Altaï. Quoique n'étant pas la capitale officielle de la Sibérie occidentale (c'est *Omsk* qui a cet honneur), *Tomsk* a complètement détrôné *Tobolsk*, située dans un pays plus froid, moins cultivé, et où l'industrie n'a pas plus d'avenir que l'agriculture. Cette ville est peu pittoresque : cependant on y voit sur les bords d'un bras canalisé du *Tom*, qui la traverse d'une extrémité à l'autre, nombre d'anciennes maisons en briques et en pierres, d'une architecture qui remonte aux premiers temps de l'occupation de la Sibérie. Quelques rues étroites, de vieux quartiers habités par les Tartares, étonnent l'œil quand on arrive d'*Irkoutsk* et de *Krasnoïarsk*, dont les rues sont si larges et si droites, les maisons si bien peintes et si bien alignées. On y trouve aussi un vaste jardin public, analogue à ceux que j'ai déjà décrits, avec des cafés, des salles de bal et des marchands ambulants de toute sorte; là on rencontre les types si divers de la population sibérienne, Bourriates, Kalmouks, Khirgis, achetant, vendant, et surtout buvant des boissons fortes. Une grande partie de ce qu'ils gagnent est employée à satisfaire cette déplorable passion.... pourtant, malgré la quantité d'ivrognes, on n'entend point de cris, de querelles; tout se passe paisiblement et avec ordre : l'ivresse même est apathique chez les gens du nord !

« Nous avons été attendus à *Tomsk* par le général Du-

hamel, gouverneur de la Sibérie occidentale, mais, comme nous étions en retard, il avait dû partir en tournée pour affaires de service.

« Ce fut Mme Duhamel qui nous accueillit avec la grâce la plus charmante à notre arrivée.

« La gouvernante générale étant logé elle-même chez M. Astatcheff, chef des marchands de la ville, plusieurs riches bourgeois se sont disputé l'honneur de nous héberger; le colonel Lerche choisit pour nous recevoir la maison d'une vieille dame veuve qui a été enchantée de la préférence, et qui ne sait qu'inventer pour nous être agréable.

« Le service de table est d'un luxe fou; il y a une profusion inouïe de fleurs rares, de bougies, de vaisselles d'or et d'argent massifs, et on pourrait nourrir un régime avec la desserte de notre table, ce qui prouve la générosité de notre hôtesse, car par respect, elle ne s'y assoit jamais avec nous. Au milieu de cette humilité bourgeoise, un grain d'orgueil perce cependant chez elle, orgueil légitime de la richesse acquise par le travail et l'intelligence; comme nous lui reprochions ces prodigalités inutiles, elle nous répondit qu'elle était assez riche pour ne rien se refuser, et qu'elle n'avait pas changé son train de maison pour nous. C'était un sujet d'étonnement pour moi que la position de la classe moyenne; qui sait ce que l'avenir réserve comme destinée politique à ces mineurs intrépides, à ces marchands habiles, qui ont centuplé par leur travail les richesses de ces immenses régions incultes, et sur qui reposent peut-être la force réelle, et les destinées futures de l'empire russe?

« Avant-hier, nous avons dîné chez le général d'Ozerski, gouverneur de la province de *Tomsk*; une promenade charmante nous attendait après le repas; nous avons été visiter le campement permanent d'un bataillon de Cosaques à pied, qui tient garnison à *Tomsk*. De grands bois entourent le vaste plateau où il est situé, et d'où on domine le

cours du fleuve *Tom*, qui serpente au milieu des marais à cent pieds au-dessous de nous. Un grand bâtiment en bois, décoré de galeries extérieures où nous prenons place, sert de logement à l'état-major; les soldats occupent de petites baraques, distribuées régulièrement sur les côtés du champ de manœuvre.

« Aussitôt après notre arrivée, les jeux militaires commencent; M. d'Ozerski fait distribuer des prix aux vainqueurs du trapèze, du tremplin et du saut périlleux. A la gymnastique succèdent la musique et la danse; les Cosaques se forment en différents chœurs, qui entonnent des chants mélancoliques, où je remarque la prédominance des tons en mineur; l'effet en est charmant: la partie de soprano est tenue avec un ensemble et une pureté de timbre qui feraient envie à une chanteuse d'opéra.... en voyant toutes ces larges figures camardes et barbues, je me demande dans quel coin de leur gosier les Cosaques vont chercher ces notes mélodieuses! Outre qu'ils sont nés musiciens, il paraît que les hommes ont l'habitude de chanter dès l'enfance avec une voix de fausset qu'ils développent si complètement, qu'elle remplace leur basse naturelle, et produit l'illusion la plus complète.

« Dès que les chœurs ont cessé de se faire entendre, quelques hommes du bataillon commencent une chanson comique, accompagnée d'une mimique effrénée, c'est-à-dire que la danse et la musique faisant alliance, les danseurs se posent deux à deux en vis-à-vis, et exécutent les poses les plus aventurées, la tête en bas, les jambes en l'air, le grand écart, et autres merveilles d'agilité, tandis qu'ils s'accompagnent de claquemets de langue, de sifflets et de grands coups de poing sur les joues, qui font office de piston; un tambour-major, chef d'orchestre improvisé, dirige avec les évolutions de sa canne tout ce charivari.

« Soudain à la nuit tombante, la retraite sonne mettant fin à ce divertissement un peu sauvage; en un clin d'œil

les forcenés danseurs se changent en soldats disciplinés, et immobiles sous les armes.

« Une surprise nous attendait : au moment où nous nous levions pour partir, croyant qu'une revue terminerait la fête, les clairons font retentir le plateau de l'appel aux armes, deux corps se forment, se mettent en ligne, pivotent sur eux-mêmes, se chargent en tirailleurs, puis à la baïonnette ; les feux de pelotons se succèdent régulièrement, et des centaines de torches de résine éclairent d'une lueur bleuâtre, de chaque côté du champ de manœuvre, cette petite guerre pittoresque et imprévue. Ces lumières, semblables à des feux de Bengale, faisant scintiller les baïonnettes, les buffleteries et les plaques des colbacks au milieu de la nuit profonde, l'agitation de la mêlée, le bruit des coups de feu et l'odeur de la poudre nous ont tous enthousiasmés, et c'est avec beaucoup de sincérité que nous avons offert nos compliments au général d'Ozerski sur la rapidité, l'entrain et la précision avec lesquels les troupes venaient d'exécuter les manœuvres militaires.

« On devient soldat sans le vouloir dans ce pays-ci ! Les rangs civils sont tellement assimilés aux rangs militaires qu'on appelle perpétuellement M. de Bourboulon *le général* et moi *la générale Catherine Alexandrowna* ; voilà qui légitimerait suffisamment mon enthousiasme pour la petite guerre !

« C'est chez M. Astatheff que nous avons dîné hier ; ce grand industriel, concessionnaire des mines du gouvernement, les fait valoir avec grand profit pour lui-même et pour l'État ; il passe pour l'homme le plus riche de la Sibérie.

« Nous nous y sommes retrouvés avec Mme Duhamel, logée dans sa maison. Il est impossible d'être plus spirituelle, plus charmante, plus grande dame dans toute l'acception du mot que la gouvernante générale ; Polonaise de naissance, elle a donné un grand développement aux in-

stitutions de charité et aux maisons d'éducation, dont sa position l'a fait surintendante de droit, et elle correspond directement avec l'impératrice, qui en est la grande maîtresse. Le général Duhamel, avec qui nous n'avons pas le plaisir de nous rencontrer, est d'origine française comme l'indique son nom ; il a été ministre en Perse, et est entouré dans son gouvernement du respect et de l'affection de ses administrés.

« Les gouverneurs généraux sont aussi autocrates que peut l'être le Czar, et à son exemple ils affectent une extrême affabilité dans leurs rapports avec le peuple ; ainsi ce pouvoir absolu, délégué par l'empereur à ses représentants, tourne au profit des populations, quand il tombe dans les mains d'un homme énergique et voulant le bien à tout prix ; c'est ce que nous avons pu constater dans ce long voyage ; mais l'empereur est-il toujours aussi heureux dans ses choix, et n'est-ce pas un mauvais système administratif que celui qui concentre tout dans la main d'un seul ?

« M. Astatcheff ne sachant pas un mot de français, ce fut Mme Duhamel qui porta à ce dîner un toast à l'Empereur et à l'Impératrice des Français, auquel il fut répondu par un toast à la famille impériale de Russie, et des remerciements pour l'hospitalité généreuse qu'on nous avait donnée partout.

« Aussitôt après, Mme Duhamel se revêtit de son costume de voyage, et monta dans sa voiture avec sa jeune nièce pour aller rejoindre son mari. Tous les invités allèrent la reconduire jusqu'au *Tom*, où des bateaux étaient préparés pour son usage. Toute la ville s'était portée à sa rencontre : les berges du fleuve, fort élevées en cet endroit, étaient couvertes de spectateurs de toutes les classes, qui accompagnèrent de leurs *hourrah* la gouvernante générale, et étouffèrent sous leurs acclamations la musique militaire retentissant sur le *Tom*, tandis que Mme Duhamel s'installait avec sa suite sur les bateaux, décorés d'une

garniture en drap rouge et pavoisés des couleurs nationales. »

« Omsk, 19 juillet.

« Nous sommes partis de *Tomsk* le 14 à midi, accompagnés du général et de Mme d'Ozerski, qui ont voulu nous reconduire jusqu'à *Kaltaïsk*.

« Les deux jours suivants nous cheminons au milieu d'un pays stérile, couvert de buissons, sans culture et sans eau, où aucun accident de terrain ne varie la monotonie du paysage.

« Je tombe alors dans une profonde rêverie, où me berce le son argentin des clochettes de mon attelage, mais qu'interrompent souvent les exclamations et les jurons des postillons : *Skareié, Tishe, Zápriagati, Napravo*, plus vite, doucement, à droite, à gauche; un cocher russe parle sans cesse à ses chevaux qu'il entretient comme des camarades, et qu'il invective quelquefois de toute la kyrielle des noms de saints du calendrier grec. Des cinq chevaux de mon attelage, un seul, le plus vigoureux, est placé entre les brancards; c'est lui qui donne l'allure aux autres par un trot régulier. Les quatre autres, attelés deux à deux de chaque côté aux marchepieds de la lourde tarenta, galopent, piaffent, bondissent; celui de l'extrême gauche surtout, qu'on appelle ici le *furieux*, se démène comme un possédé, grâce aux claquements de fouet qui menacent sans cesse ses oreilles. Voilà le suprême bon ton dans l'art de conduire! Le grand cerceau chargé de sonnettes retentissantes, et formant un arc de triomphe au-dessus des deux brancards, complète cette fantasia qui fait la gloire des postillons. Ceux-ci changent à chaque station; quoiqu'il m'en passe sept ou huit chaque jour sous les yeux, je serais bien embarrassée de les reconnaître; ils ont tous le même type, les mêmes cheveux longs tombant sur les épaules et coupés carrément au front, le même petit chapeau rond à bords relevés et à galons d'argent, la même